

La réception du *Survenant* et le mystère d'une identité hybride

Annette Hayward
Université d'Ottawa

Comment se fait-il que Germaine Guèvremont ait finalement décidé, quelques mois avant sa mort survenue en août 1968, d'éliminer dans la version « dite définitive¹ » du *Survenant* l'article de journal qui, à la fin du roman, proposait une identité possible pour ce personnage éponyme fascinant? En effet, tous les lecteurs qui avaient lu *Le Survenant* en version française entre 1945 et 1974 (date

¹ J'emprunte cette formule à Yvan Lepage qui, dans son article « Du manuscrit au livre imprimé : le cas du *Survenant* de Germaine Guèvremont » (p. 25), souligne plusieurs des défauts ou aspects discutables introduits par l'éditeur dans cette édition « dite définitive » parue en 1974, six ans après la mort de l'auteure, dans la collection Nénuphar.

de la publication de ladite version définitive) avaient eu accès à cet article intrigant sans que cela nuise à la popularité de l'œuvre², tandis que ceux qui en ont pris connaissance depuis 1974 ne sont même pas au courant de son existence³.

Notre recherche sur la réception du *Survenant* tend à montrer que cette décision, dont les implications sont importantes, s'explique en grande partie par la transformation du contexte discursif et idéologique entre 1945 et 1968.

La disparition de Malcolm Petit de Lignères

Voici tout d'abord l'entrefilet du journal appelé à disparaître en 1974 et que nous citons ici intégralement vu son importance pour notre propos:

HÉRITIER RECHERCHÉ

La déposition du testament olographe de feu Malcolm McDowey, au greffe du protonotaire du district de Québec, a révélé que la famille Espéry de Lignères est à la recherche d'un de ses membres disparu depuis près de huit ans, Malcolm-Petit, légataire principal de M. McDowey.

La succession McDowey est l'une des plus importantes, vues à Québec, en ces dernières années. Elle comprend d'immenses concessions forestières et des scieries. Cet empire industriel fut édifié par feu Malcolm McDowey qui vint au Canada d'Écosse, soixante-dix ans passés. Le jeune émigrant n'atteignait pas

² En 1966, 1967 et 1968, Fides a fait des tirages de six mille exemplaires par an, et Guèvremont était au courant puisqu'elle écrit à Madeleine Ducrocq-Poirier, en 1967, que le roman « se vend encore à plus de cinq mille exemplaires [par an] au Canada » (Ducrocq-Poirier, p. 333).

³ Remarquons que Janet Paterson ne fait aucune mention de cet article supprimé ni d'une possible ascendance écossaise du *Survenant* dans *Figures de l'Autre* dans le roman québécois alors qu'elle consacre tout un chapitre au roman en question et qu'elle offre en appendice une classification des personnages Autres dans le roman québécois des origines jusqu'à la fin du XX^e siècle et qui inclut même une catégorie pour l'Autre d'origine écossaise.

alors la vingtaine. Comme à tant de ses compatriotes, la forêt canadienne lui fut un enchantement. Associé d'abord à Abraham Petit durant les luttes épiques qui suivirent l'abolition des lois mercantiles, il fit preuve du sens des affaires de ceux de sa race et la société Petit & McDowey devint l'une des plus considérables du pays. Beaucoup plus jeune que Petit, McDowey en épousa la fille unique. De cette union naquit une fille qui épousa le seigneur Espéry de Lignères, lequel mourut peu d'années après ce mariage, laissant une fille et deux fils, Charles et Malcolm-Petit. Mme de Lignères succomba elle-même, à un âge peu avancé. M. McDowey décédait, il y a quelques mois, dans sa quatre-vingt-dixième année.

Cette nouvelle rappellera sans doute des souvenirs à ceux dont la jeunesse s'écoula dans la capitale, autour de 1900. Malcolm Petit de Lignères – ou Marc Delignières comme il signait démocratiquement – reste une des figures les plus pittoresques des débuts du siècle. Élevé par son aïeul Malcolm McDowey dont il était le petit-fils préféré, il débuta dans la vie sous les plus heureux auspices. Après avoir suivi les leçons particulières d'un précepteur, il passa directement à l'étude du droit à l'Université McGill où il se distingua tant par ses exploits dans tous les sports, boxe, lutte, rugby, hockey, que par les hautes marques [sic] qu'il décrocha dans la plupart des matières.

Quelques mois avant de terminer son droit, au grand scandale des autorités il abandonnait ses études et épousait une jeune Québécoise issue d'une famille égale à la sienne. Malcolm de Lignères se lança alors dans le journalisme politique. On lui prédisait un brillant avenir comme journaliste et comme politique. À toutes les réunions il était ce que nos grands-pères nommaient un « lion ». Tout lui réussissait.

Puis, un jour, il y a près de huit ans, Malcolm de Lignères disparut, sans raisons apparentes. Des personnes dignes de foi prétendent l'avoir reconnu à divers endroits du pays, et même de l'étranger, mais dans des situations qui laissent rêveur.

Malcolm-Petit de Lignères serait-il atteint d'amnésie? C'est l'opinion de sa famille. Voici la description qu'on peut faire du disparu : âgé d'une trentaine d'années, mesurant cinq pieds, onze pouces et pesant environ cent quatre-vingts livres. Il a les cheveux roux, les yeux pâles et le nez irrégulier.

Une généreuse récompense est promise à qui fournira au sujet du disparu des renseignements sérieux. On est prié d'adresser toute correspondance à case postale 243, Haute Ville, Québec⁴.

Rien ne prouve, bien entendu, que cet article paru dans un journal fictif de Québec nommé *L'Étoile*⁵ livre la « véritable » identité du Survenant. Libre au lecteur de faire comme le père Didace qui, lorsque le curé lui lit l'article en question en suggérant qu'il pourrait s'agir du Survenant, rejette l'idée du revers de la main. C'est d'ailleurs ce que semblent avoir fait, avec une unanimité qui laisse rêveur, la majorité des critiques, depuis le tout premier, le Dr Adrien Plouffe, en 1945⁶. Parmi les rares qui en prennent note, cependant, nous en avons même trouvé quatre entre 1945 et 1968 qui, non contents d'ignorer

4 Germaine Guèvremont, *Le Survenant*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1945, p. 256-258. Dans l'édition de 1966 qu'on a fait réimprimer à Montréal le 10 octobre 1967 et le 17 mai 1968, « Marc Delignières » s'écrit « Marc Delignères », et la « jeune Québécoise » (orthographe utilisée pendant la première moitié du XX^e siècle pour désigner une habitante de la ville de Québec) est devenue la « jeune Québécoise » [*sic*] (Montréal-Paris, Fides, coll. « Bibliothèque canadienne-française », 1966, p. 240-242). C'est un exemplaire du tirage de 1967 que l'auteure a annoté et remis à Fides peu avant sa mort; le texte y était précédé d'une chronologie, d'une bibliographie et de jugements critiques, en plus d'être suivi d'un court glossaire de canadianismes (p. 247-248). Pour plus de précisions sur les variantes des différentes éditions, voir l'édition critique du roman préparée par Yvan LePAGE (1989) qui est basée sur cet exemplaire corrigé.

5 Ce choix de nom pour le journal qui révélera l'identité véritable du Survenant rejoint les propos de ceux qui, comme Anne Graham (communication inédite à l'Université York, mai 2006), ont souligné le symbolisme du Survenant comme figure christique.

6 « Tout gravite autour du survenant dont nous ne connaissons pas l'identité, pas même quand le livre est fermé. Il nous livrera peut-être son secret dans un second roman. » (Plouffe, p. 70). Et en 1966, André Vanasse dira : « Voilà en gros la trame du Survenant, cet inconnu venu d'on ne sait où et disparaissant d'une façon aussi mystérieuse » (p. 608).

l'article dans leur interprétation du roman, ont été jusqu'à en proposer la suppression⁷.

Le contenu de cet article comporte pourtant de lourdes implications pour la signification ou ce que Riffaterre appelle la « signifiante » de l'œuvre. Sans ce passage, le lecteur retient surtout, grâce à divers indices disséminés dans le roman, que le *Survenant* est un Québécois « de souche » qui descend, comme le père Didace, d'un des deux frères Beauchemin arrivés des Vieux Pays, c'est-à-dire de la France, six générations auparavant⁸. L'un des frères, tombé amoureux, s'est installé dans le coin de Sorel alors que l'autre, dépité, est allé plutôt du côté de Québec et a changé son nom de Beauchemin à Petit (voir *LS*, p. 155-158 ou *EC*, p. 226-229). C'est de cette deuxième branche que serait né le *Survenant*, dont la grand-mère était une Petit (*LS*, p. 157; *EC*, p. 228). Vu que le père Didace voit le *Survenant* comme une sorte de double de lui-même quand il était jeune, voire comme le fils qu'il aurait voulu avoir, et qu'il existe des ressemblances indéniables entre ces deux hommes,

⁷ Des 28 comptes rendus québécois publiés en 1945, 24 n'en tiennent aucunement compte, deux (Guy Jasmin et André Roy) mentionnent vaguement qu'on apprend l'identité du *Survenant* à la fin, deux (Louis-Philippe Gagnon et Émile Bégin) annoncent de façon factuelle que le *Survenant* s'appelle en réalité Malcolm Petit de Lignères, et un seul (Émile-Charles Hamel) s'oppose à l'idée de révéler cette identité, sans pourtant mentionner le nom en question. Alfred DesRochers, quant à lui, sans faire allusion à l'identité proposée, voudrait que le *Survenant* représente en fait Louis Hémon.

⁸ Voir Germaine Guèvremont, *Le Survenant*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1990 [1974], p. 155-158, 132 et 67 (*EC*, p. 226-229, 203, 135). Dorénavant, les renvois au *Survenant* seront d'abord faits à l'édition de la BQ, facilement disponible, et seront indiqués dans le texte par l'abréviation *LS* suivi du numéro de page, entre parenthèses. Mais tous les tirages de l'édition de 1990 de la Bibliothèque québécoise n'ayant pas exactement la même pagination, j'ajoute celle de l'édition critique de 1989, identifiée par l'abréviation *EC*.

le lecteur accepte bien l'idée de ce lien de parenté. Car s'il est vrai que le Survenant a des cheveux roux et « une complexion de *highlander*⁹ » (LS, p. 119; EC, p. 190), ainsi que le constate Didace, ces observations servent surtout, dans le contexte, à rejeter l'hypothèse que cet homme engagé qui connaît si bien la nature – parmi tant d'autres choses – serait d'origine amérindienne ou « sauvage », comme le voudraient certains des voisins. Pour le père Didace, le Survenant fait partie des siens.

Remarquons que le passage sur les ancêtres Petit, qui pêche pourtant par les mêmes défauts que ceux que l'on reprochera à l'article de *L'Étoile* du fait qu'il enlève une bonne partie du mystère qui entourait l'identité du Survenant, n'a jamais provoqué l'ombre d'une critique. Serait-ce parce que, contrairement au passage sur les ancêtres français, l'entrefilet du journal attire l'attention sur les différences entre le Survenant et les habitants du Chenal du Moine? Grâce à ce petit texte, le Survenant devient définitivement Autre, soit Malcolm-Petit Espéry de Lignéres, petit-fils du grand industriel Malcolm McDowey, un homme de la ville qui a étudié le droit à l'Université McGill, épousé une Québécoise de très bonne famille, et puis s'est fait un nom en journalisme politique avant de disparaître de façon inexplicable. Non seulement appartient-il clairement à une autre classe sociale (ce qui l'avait déjà gêné jadis, puisqu'il avait choisi de s'appeler « démocratiquement » Marc Delignières), mais il a aussi des assises du côté de « l'Anglais », étant à moitié d'origine écossaise et ayant fréquenté une université où il aurait nécessairement fait ses études en anglais.

⁹ Le fait de mettre « *highlander* » en italique est une innovation de la Bibliothèque Québécoise.

Le lecteur peut ne pas croire à cette nouvelle identité, bien sûr, mais les indices sur l'apparence physique du personnage et sur ses connaissances nettement supérieures à la moyenne disséminés à travers le roman tendent à confirmer, rétrospectivement, l'héritage hybride du *Survenant*. On peut également y rattacher son expression mythique, « cet incessant *neveurmagne* (*never mind*) [...] qui finit par tomber sur les nerfs », comme le dit assez méchamment Harry Bernard sous le pseudonyme « L'Illettré » en juin 1945¹⁰. Quant au mystère de sa disparition de Québec et de l'abandon de cette ancienne identité, il reste entier. L'hypothèse de l'amnésie est peu convaincante puisque le *Survenant* se souvient du fait que sa grand-mère était une Petit, et qu'il parle plusieurs fois de son grand-père, « un vieux détourreur » comme Didace (*LS*, p. 74 et 119; *EC*, p. 143 et 190) qui lui aurait appris à faire de la raquette et grâce à qui il connaît « par leur petit nom » les outils de menuiserie trouvés dans le coffre qui avait appartenu, selon Didace, à « un des vieux Beauchemin » (*LS*, p. 73; *EC*, p. 143). Il se peut que le penchant irrésistible du *Survenant* pour l'alcool y soit pour quelque chose, et peut-être aussi un mariage malheureux.¹¹ Mais le lecteur ne peut que spéculer à ce sujet.

¹⁰ C'est Harry Bernard qui souligne. En réalité, comme le signale Lepage (1989, p. 50), cette expression ne figure que quatre fois dans le roman. Elle semble pourtant être devenue symbolique du personnage, et elle reviendra beaucoup plus souvent dans les adaptations à la radio et à la télévision.

¹¹ Certaines remarques du *Survenant* sur les exigences peu raisonnables des femmes envers leurs maris tendent à encourager cette hypothèse. De même, dans la première version de l'article de journal, trouvée sur la dactylographie du *Survenant* dans le Fonds Alfred DesRochers (mais sur laquelle était déjà collé un feuillet avec les changements qui en feront la version citée ci-dessus), l'homme recherché est parti « [a]près un léger différend avec sa femme ». Dans cette version préliminaire, l'homme recherché s'appelle Malcolm Petit Delignières, mais on ne mentionne pas ses ancêtres écossais, seulement une épouse gravement malade qui aimerait le revoir. Voir Lepage, 1989, p. 301-302.

Ce mystère n'existe plus de la même façon, évidemment, dans les versions du roman où l'entrefilet sur l'« Héritier recherché » se trouve supprimé, comme c'est le cas dans la traduction anglaise d'Eric Sutton grâce à laquelle *Le Survenant* et *Marie-Didace* ont été publiés en un seul volume en 1950 sous le titre *The Outlander* à New-York et à Toronto, et sous celui de *Monk's Reach* à Londres.¹² Personne ne semble savoir qui a pris la décision de supprimer ce passage dans la traduction. Il est fort possible, cependant, que ce soit le traducteur qui l'aurait proposé, en même temps que l'idée d'en faire un seul volume en trois parties : « The Stranger », « The Acadian » et « Marie-Didace ». Bien qu'il ait dû solliciter la permission de l'auteure afin de procéder ainsi, il est significatif que Guèvremont ait choisi de garder l'article du journal dans la version française jusqu'en 1968, c'est-à-dire dix-huit ans plus tard, et qu'il n'ait jamais été question de fusionner les deux romans en un seul volume en français. De plus, Guèvremont ne supprimera pas l'entrefilet de la même façon que Sutton¹³. Alors que la traduction élimine toute allusion à un article de journal, ne retenant que la discussion avec le curé au sujet de l'Acayenne, Guèvremont conserve l'équivalent de toute une page où le curé parle de l'article et s'apprête à le lire, mais où le père Didace s'y oppose en apprenant que, selon le prêtre, il pourrait y être question du Survenant.

¹² Sur le traducteur, Eric A. Sutton, nous savons peu de choses à l'heure actuelle, sauf qu'il a publié un nombre phénoménal de traductions dont certaines, comme celles de plusieurs livres de Jean-Paul Sartre, sont toujours en circulation. Il est décédé à l'automne 1949, peu avant la parution de sa traduction de l'œuvre romanesque de Guèvremont (Lepage, 1989, p. 20, n. 66).

¹³ On remarquera aussi que selon l'entrefilet supprimé, Marc Delignières avait exercé pendant un certain temps, avec grand succès, le métier de journaliste politique.

- Selon moi, père Didace, sauf erreur, il s'agirait de votre Grand-dieu-des-routes.

Rembruni, Didace leva la main en signe d'alerte :

- Perdez pas votre temps. Tout ce que j'avais à savoir de lui, j'le sais déjà. (*LS*, p. 215; *EC*, p. 293)

Personne, que je sache, n'a cru nécessaire de commenter l'étrangeté de ce refus catégorique de la part du père Didace, ajouté en 1968. C'est comme s'il ne voulait rien savoir de la vie du *Survenant* en dehors du Chenal du Moine, ce qui tend à confirmer l'idée que c'est l'anonymat du personnage et son manque de passé qui le rendaient si attirant. Didace pouvait alors lui prêter l'identité qu'il voulait.

Le curé, en tout cas, fut carrément « dépité » devant une telle réaction. Reflète-il par hasard l'attitude de l'auteure qui, en 1968, se résignait finalement à supprimer l'article proposant une identité hybride pour le *Survenant*? On peut comprendre en tout cas que Guèvremont, pour qui le journalisme avait une telle importance, ait voulu quand même garder le symbolisme du journal comme lien (possible) avec le monde extérieur, tout comme c'est le cas à la fin de *Marie-Didace*¹⁴.

En juillet 1947, André Langevin s'inspire d'une entrevue avec Germaine Guèvremont pour insister sur l'importance d'une œuvre encore insuffisamment reconnue du grand public, selon lui, et pour rapporter plusieurs observations et renseignements intéressants :

Sa façon de travailler? Celle du peintre qui a d'abord conçu mentalement toute l'image à exprimer et travaille ensuite son tableau par touches successives, sans se préoccuper de suivre

¹⁴ On remarquera aussi que selon l'entrefilet supprimé, Marc Delignières avait exercé pendant un certain temps, avec grand succès, le métier de journaliste politique.

un ordre géométrique quelconque. C'est ainsi que Madame Guèvremont a écrit le dernier chapitre du *Survenant* alors qu'elle n'avait pas encore terminé le premier. (p. 1)

Le dernier chapitre, qui met en scène la visite chez le curé, dans laquelle celui-ci lit l'article de journal et où le père Didace annonce sa décision d'épouser l'Acayenne (préparant ainsi le deuxième volet de l'histoire), serait alors un des premiers sinon le premier que Guèvremont aurait écrit. Cette identité autre, mais si mystérieuse, serait-elle à l'origine même de l'histoire du *Survenant*, et de sa différence? Que ce soit le cas ou non,¹⁵ il est clair que les passages qui préparent (et confirment, rétrospectivement) cet article du journal sont tout à fait conformes à la poétique de Guèvremont, dont l'écriture, d'une grande complexité, participe de tout un réseau métaphorique sous-jacent qui n'a rien de gratuit, comme l'a bien montré l'étude de David Décarie, « Résonances, interfiguralité chez Germaine Guèvremont »¹⁶. En outre, puisqu'on sait qu'un des modèles du *Survenant* était Bill Nyson, un journaliste d'origine norvégienne dont Guèvremont adolescente aurait été amoureuse, mais qui a préféré épouser sa sœur Jeanne, il ne serait pas étonnant qu'elle ait perçu l'exotisme d'une identité autre comme source supplémentaire de séduction...

¹⁵ Yvan Lepage soutient cependant, peut-être avec raison, que le chapitre dont il est question ici est en fait le chapitre XVII qui, sous le titre « L'abandon », a été publié dans *Gants du ciel* en décembre 1943.

¹⁶ Vers janvier 1944, Guèvremont aurait même songé à justifier le départ du *Survenant* par une scène en Cour où le *Survenant*, accompagnant Didace, attire l'attention du juge qui s'enquiert auprès de Provençal pour connaître son nom. Le *Survenant*, qui reconnaît le juge de Québec, se défile (lettre à Alfred DesRochers, citée dans Lepage, 1989, p. 19). Cette scène montre que, dans l'esprit de l'auteure, le *Survenant* ne souffre nullement d'amnésie.

Avec ou sans le passage en question, il est clair que *Le Survenant* est un excellent roman. Sans l'article, cependant, ainsi qu'on l'a vu, le *Survenant* fait l'effet d'un Québécois qui, comme le père Didace, peut retracer ses origines à des Français arrivés au Québec depuis longtemps. Il vient d'ailleurs, bien sûr, et tel le dieu Éros, sa présence apporte l'exotisme, le renouveau, la vie et l'érotisme dans une famille qui avait perdu son élan et sa force, sa ferveur, sa joie de vivre¹⁷. Mais puisque le *Survenant* refuse de se nommer autrement que par le surnom que lui a donné le père Didace dès son arrivée, et qu'il ne parle à peu près jamais de son passé, il s'intègre parfaitement à la famille, du moins du point de vue de Didace. L'altérité inquiétante du *Survenant* est ainsi compensée par une rassurante parenté et ce compromis contribue sans doute à l'extraordinaire popularité du personnage. La réception québécoise, à partir des années soixante, se reconnaîtra d'ailleurs de plus en plus dans ce personnage. Dans *Marie-Didace*, l'Acayenne, l'autre *Survenante*, aura beau épouser Didace et venir avec la ferme intention de rester, elle arrive avec un nom, Blanche Varieur dite l'Acayenne, et un passé. Quand elle parle de son premier mari, cela dérange tellement le père Didace qu'il finit par se détacher d'elle. Quant à Phonsine et Amable, ils détestent tant l'Acayenne qu'entre eux, ils l'appellent tout simplement « l'Autre »¹⁸. C'est d'ailleurs lors de la veillée où, en l'absence de Didace, le *Survenant* parle pour la première fois ouvertement de l'Acayenne en donnant son nom et d'autres détails, qu'il prend tout d'un coup conscience de la

¹⁷ Voir à ce sujet l'article de Robert Major, « *Le Survenant* et la figure d'Éros dans l'œuvre de Germaine Guèvremont ».

¹⁸ Germaine Guèvremont, *Marie-Didace*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1992 [1947], p. 118.

différence infranchissable qui le sépare des habitants du Chenal du Moine. En effet, quand les gens du coin enchaînent en parlant méchamment de l'Acayenne tout simplement parce qu'elle est différente et qu'elle vient d'ailleurs, le Survenant se fâche en disant, « Des médisances, tout ça, rien que des médisances! Comme de raison une étrangère, c'est une méchante : elle est pas du pays. »

Soudainement il sentit le besoin de détacher sa chaise du rond familial. Pendant un an il avait pu partager leur vie, mais il n'était pas des leurs; il ne le serait jamais. Même sa voix changea, plus grave, comme plus distante, quand il commença :

- Vous autres... »

Dans un remuement de pieds, les chaises se détassèrent... De soi par la force des choses, l'anneau se déjoignait. (LS, p. 190; EC, p. 263)

C'est à ce moment qu'Angéline comprend que l'homme qu'elle aime va repartir; elle lui offre peu après tout son héritage, tout l'avoir de son père, si seulement il acceptait de rester. Mais il est trop tard.

La première réception du Survenant ou la non-lecture de l'altérité

Pour comprendre ce changement majeur qu'est la suppression de l'entrefilet dans la « version dite définitive » du *Survenant*, il faut tenir compte des liens complexes qui existent entre l'œuvre littéraire et les discours en vigueur dans la société où vivait l'auteur. En 1945, la situation est assez complexe. La Deuxième Guerre mondiale a entraîné d'énormes changements au Québec; l'évolution qui mènera à la Révolution tranquille trouve ses racines dans cette période. Le rôle des femmes, à la suite de

l'absence des hommes pendant la guerre, est devenu beaucoup plus important sur le marché du travail, et en 1940, le gouvernement libéral d'Adélard Godbout a enfin accordé le vote aux femmes au niveau provincial. En 1943, l'instruction est devenue obligatoire au Québec, et l'éducation primaire gratuite. La prospérité apportée par la guerre engendre un sentiment d'optimisme face à l'avenir, ce qui, en même temps que le souvenir de la Grande Dépression, crée le désir d'un système social plus humanitaire et plus égalitaire. Avec la guerre vient aussi une nouvelle ouverture aux événements mondiaux. En outre, du point de vue littéraire, le Québec, avec l'occupation de la France, est devenu un important centre d'édition pour les auteurs français qui ne pouvaient publier en France. Jacques Ferron se souvient ainsi de 1945 comme d'un âge d'or de l'édition : « Paris étant momentanément disparu, explique-t-il, Montréal était devenu une capitale. Nous devenions « internationaux » et nous étions dans une telle euphorie qu'il nous paraissait normal que Gabrielle Roy gagne le prix Femina. Nous avons mis quelque temps à réaliser que c'était là un honneur peu ordinaire » (Anonyme, « Cinq hommes nous racontent [...] »). C'est donc une époque assez euphorique pour le Québec, et il est fort possible que cette ambiance d'optimisme et l'impression que tout était possible, que le monde était à inventer, aient contribué à la naissance des trois œuvres extraordinaires produites par des auteurs féminins en 1945 : *Bonheur d'occasion*, *Le Survenant*, et *Le Torrent* d'Anne Hébert¹⁹.

Si le Québec semble donc lancé dans une période de transformation et d'ouverture au monde, il ne faudrait pas

¹⁹ *Le Torrent*, cette œuvre majeure qui mérite à mon avis le titre de roman, ne sera publiée qu'en 1951, dans un recueil de nouvelles publié à compte d'auteur, mais le texte du *Torrent* lui-même est daté de 1945.

oublier la crise de la conscription qui a déchiré le Québec et le Canada en 1944, ainsi que la difficulté d'ajuster le projet collectif canadien-français à une période où la vision du monde qui prévalait auparavant (avec par exemple l'idéologie agriculturiste) ne convenait plus à une société de plus en plus urbaine. La réélection de Maurice Duplessis en 1944, qui met un frein temporaire à tant d'ouverture au monde extérieur, témoigne – entre autres - d'une sorte de « choc du futur » de la part de la population. *Le Survenant*, en présentant un tableau positif du père Didace, le patriarche par excellence, ainsi que des traditions de la société du Chenal du Moine, témoigne lui aussi d'une certaine ambivalence face aux changements énormes qui menacent de bouleverser la société canadienne-française. En même temps, comme l'ont bien souligné tant d'études modernes, en particulier celle de Patricia Smart, l'auteure se montre très sensible dans *Marie-Didace* aux difficultés inhérentes au rôle traditionnel des femmes dans ce genre de société, surtout si celles-ci viennent de l'extérieur. Mais, comme Guèvremont le montre bien aussi, cette difficulté de se faire accepter lorsqu'on vient d'ailleurs ne se limite pas aux femmes. Son diptyque romanesque constitue de ce point de vue une exploration de la problématique de l'altérité au Québec qui est assez insolite pour l'époque, et l'identité qu'elle propose pour le *Survenant* en est une illustration éloquente. Ce n'est pourtant pas ce que la plupart des critiques semblent avoir vu... En effet, la première réception québécoise (comme toute la réception ultérieure, d'ailleurs) est marquée dans l'ensemble par un curieux aveuglement devant l'article de *L'Étoile*.

Cette première réception du *Survenant* ne manque d'ailleurs pas de complexité. Au dire de l'auteure, elle a d'abord été assez peu enthousiaste :

Le Survenant, publié à compte d'auteur, sans battage publicitaire, reçut un pitoyable accueil d'une critique partielle, qui n'y voyait qu'« un autre roman régionaliste ». Or, trois mois plus tard, je reçus de Maurice-Edgar Coindreau, traducteur des grands auteurs américains, une lettre m'apprenant qu'il publierait dans *Pour la Victoire*, à New York, une longue étude du *Survenant*. Vers le même temps, Gabriel Marcel m'écrivit qu'il désirait l'inclure dans la collection « l'Épi », chez Plon, en compagnie de Julien Green, Simone Weil, Gustave Thibon, Jacques Madaule. (...) Et aussitôt le grelot du succès se mit en branle... Après vingt-deux ans, *Le Survenant* se vend encore [en 1967, donc] à plus de cinq mille exemplaires au Canada²⁰.

Yvan Lepage affirme pourtant que *Le Survenant* a connu un succès immédiat au Québec; il attribue la perception différente de Guèvremont à son extrême sensibilité devant deux critiques négatives – celles de Léon Franque et de L'Illettré – qui rompent ce qui constituait autrement, selon lui, « un concert d'éloges » (1989, p. 46-48). Lepage a peut-être raison jusqu'à un certain point, mais ce dont sa lecture ne tient pas compte, c'est la connotation péjorative qu'avait prise l'étiquette « régionaliste » au Québec à la suite de la querelle entre les régionalistes et les « exotiques ». Et il est vrai qu'en 1945, en commençant par le premier compte rendu d'Adrien Plouffe que Lepage décrit comme « extrêmement favorable » (1989, p. 46) mais qui s'intitule « *Le Survenant. Roman régionaliste de madame Germaine Guèvremont* », 15 des 28 comptes rendus parus au Québec ou au Canada français (ou 17 sur 30 si l'on compte les reprises du texte de *L'Illettré*) parlent du régionalisme; sept d'entre eux comportent même le mot

²⁰ Citation tirée d'une lettre envoyée par Germaine Guèvremont à Madeleine Ducrocq-Poirier (Madeleine Ducrocq-Poirier, « Avec le *Survenant*, Germaine Guèvremont met en lumière la xénophobie paysanne qui rejette l'étranger et le condamne à ne rester qu'un passant solitaire ou un isolé », *Le Roman canadien de langue française de 1860 à 1958*, Paris, A.G. Nizet, 1978, p. 333).

« régionaliste » ou « régional » dans leur titre. Trois autres en parlent sans utiliser le mot, soit en référant au « terroir » soit en citant des œuvres archiconnues comme exemplaires du régionalisme québécois. De plus, la deuxième recension parue, celle de Guy Jasmin (16 avril 1945) qui s'intitule « Un bon roman régional », exprime toutes sortes de réticences à l'égard de l'œuvre même si le critique admet que l'auteure ne manque pas de talent. Quant à Léon Franque (12 mai 1945), il dit carrément que l'auteure aurait mieux fait de consacrer son talent à quelque chose de plus neuf plutôt que de s'astreindre au régionalisme. Berthelot Brunet, un ancien « exotique », réagit alors contre cette insistance sur le régionalisme en intitulant son compte rendu du 21 mai 1945 « L'exotisme de ma paroisse » afin de souligner l'originalité de cette auteure qui sait écrire avec du recul et qui « choisit, dans le *canayen* [...], ce qu'il y a de poétique et de significatif²¹ ».

Roger Duhamel a beau affirmer en septembre 1945 (sans doute en partie pour répondre aux évaluations très négatives de Léon Franque [Roger Champoux], L'Illettré [Harry Bernard] et A. Saint-Pierre, O.P.) que *Le Survenant* est un « grand roman » qui dépasse de loin ce « genre secondaire » qu'est le roman régionaliste (p. 67-68), rien n'y fait. Deux ans plus tard, André Langevin aborde encore la question en soulignant que le roman régionaliste rencontre beaucoup de préjugés au Québec : « C'est un peu à cause de cette méfiance de certains envers le roman régionaliste que plusieurs confrères ont manifesté tant de réserves à l'égard du roman de Madame Guèvremont ». Au

²¹ Pour une analyse plus détaillée de la réception de 1945, et qui a d'ailleurs entraîné une découverte inattendue en ce qui concerne les comptes rendus anonymes, voir « La réception du *Survenant* 1945. Bibliographie commentée » dans ce même dossier de la revue *@analyses*.

contraire de Duhamel, cependant, Langevin conclut non pas que *Le Survenant* dépasse de telles catégories, mais que le succès remporté par ce roman en France prouve que le genre régionaliste « a une incontestable valeur d'art s'il vise à exprimer l'humain » (Langevin, p. 3).

Le texte de Romain Légaré, o.f.m., publié en décembre 1945, donne aussi un bon aperçu du discours conservateur et traditionnel que suscite parfois *Le Survenant*. En plus de situer le roman sans hésitation « dans la ligne des meilleurs romans régionalistes français et dans l'esprit de la province de Québec » (tout en souhaitant que ce dernier aspect soit plus prononcé dans le roman suivant) et de signaler sa réception du Prix Duvernay de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal — accordé, précise-t-il, à l'ouvrage littéraire « qui sert davantage les intérêts du peuple canadien-français » —, Légaré insiste sur le côté moralement positif de la technique adoptée par la romancière :

(...) une intelligente et fidèle observation de la vie paysanne et de la nature soreloise, (...) une langue savoureuse où s'équilibrent une *saine* et discrète poésie des âmes et de la nature, un réalisme *de bon aloi*, (...) l'art de ramasser des traits caractéristiques et un mélange judicieux de *prose soignée*, de parler familier et *decanadianismes bien choisis*²² (je souligne).

Il est évident que le fait de gagner le prix Duvernay en octobre 1945, suivi en 1946 du Prix David et de l'édition française chez Plon, puis en 1947 par la réception du Prix Sully-Olivier de Serres (France), finit par faire taire ceux qui, comme

²² Ce passage sera d'ailleurs cité en épigraphe à la présentation du *Survenant* qui sera publiée dans *Mes Fiches*, nos 201-292 (5 et 20 mars 1947), une revue de la maison d'édition Fides.

Jasmin, Franque ou L'Illettré,²³ voulaient mettre en doute la qualité du *Survenant*. Encore en juillet 1947, pourtant, Langevin se plaint du peu de cas qu'on fait au Québec de cette auteure dont le succès se restreindrait à « un cercle limité d'amis et d'admirateurs » (p. 1).

Il semble clair en tout cas que les critiques s'intéressent beaucoup plus à la question de savoir si l'étiquette de roman régionaliste, perçu comme synonyme de roman paysan, roman de la terre ou roman du terroir²⁴, convient au *Survenant* plutôt qu'à la problématique de l'identité proposée par l'entrefilet de *L'Étoile*. Les deux questions ne sont peut-être pas si éloignées l'une de l'autre, cependant. C'est que le régionalisme est encore relié, dans l'esprit des gens, au nationalisme du début du siècle qui, à son tour, est fortement associé au catholicisme et à l'idéologie agriculturiste. Les débuts du mouvement régionaliste québécois, vers 1904, coïncident avec le renouveau nationaliste au Québec qui se caractérise par une volonté de repli et une tendance à se raccrocher aux traditions du passé face aux dangers représentés par l'impérialisme britannique, une France anticléricale, un Canada anglais qui ne respecte pas les droits de la langue française, et la société industrielle américaine. Sans parler de l'immigration massive qui menaçait de faire du Canadien français nouvellement arrivé en ville un « immigrant de l'intérieur » dans son propre pays. Dans les œuvres régionalistes, d'ailleurs, la ville sera

²³ Parmi les réticences exprimées par *L'Illettré*, c'est-à-dire Harry Bernard, il y a la question de la langue utilisée par Guèvremont, qui serait remplie, selon lui, d'impropriétés et d'anglicismes. Le fait qu'un des plus grands défenseurs du roman régionaliste au Québec soit aussi critique du *Survenant* laisse songeur.

²⁴ On ne songe jamais, par exemple, à traiter *Bonheur d'occasion* (qui décrit la région montréalaise) de roman régionaliste.

systématiquement diabolisée. (On se rappellera que Malcolm Petit de Lignéres était un citadin qui, avant sa disparition, avait connu beaucoup de succès dans un contexte urbain...)

Parmi les chefs régionalistes les plus importants à l'époque, il y avait tout d'abord l'abbé Camille Roy et Adjutor Rivard, puis, vers la Première Guerre, l'abbé Lionel Groulx. Ils ont d'ailleurs tous les trois produit des volumes de tableautins rustiques²⁵ qui décrivent avec force nostalgie des scènes rurales comme, par exemple, l'heure des vaches (thème dont Victor Barbeau profitera pour les tourner en ridicule); certains y voient même la clef d'une littérature canadienne-française originale et autonome. Pour d'autres, ces textes finiront par confirmer que le régionalisme n'était pas capable de produire des œuvres littéraires de premier ordre. Et si l'arrivée de *Maria Chapdelaine* semblait prouver le bien-fondé du programme régionaliste québécois, Marcel Dugas, un des porte-parole des « exotiques », se fera un plaisir de signaler que, Hémon étant un Français de France, l'œuvre était en fait un « *roman exotique* » (*Le Nigog*, août 1918, p. 256).

En effet, la méfiance envers la France et l'art moderne qui accompagnait le programme régionaliste, de même que les contraintes ou tabous (parfois implicites, parfois explicites)²⁶ qui découlaient de l'association entre nationalisme et orthodoxie religieuse, n'ont pas tardé à susciter une réaction. Celle-ci est venue d'abord de quatre jeunes étudiants de l'Université Laval de Montréal, Paul Morin, Guy Delahaye

²⁵ Propos canadiens de Camille Roy (1912), *Chez nous et Chez nos gens* d'Adjutor Rivard (1914 et 1918), et *Les Rapailages* de Lionel Groulx (1916).

²⁶ Ainsi, par exemple, on a critiqué la poésie de Paul Morin pour son paganisme et on a accusé les poèmes de René Chopin d'être panthéistes.

(pseudonyme de Guillaume Lahaise), René Chopin et Marcel Dugas, dont les œuvres trop modernes n'avaient pas l'heur de plaire aux critiques québécois. Lors de la période la plus explosive de la querelle, cependant, vers 1918-1920, les collaborateurs de la revue avant-gardiste *Le Nigog* (Robert de Roquebrune, Fernand Préfontaine et Léo-Pol Morin, en particulier) ainsi que Victor Barbeau, Olivar Asselin et Berthelot Brunet, se sont joints à ce noyau courageux initial pour faire front commun contre l'ascendant de plus en plus important de l'école régionaliste. C'est l'époque où les clivages étaient tels que, au dire d'Albert Lozeau, celui qui n'était pas du côté « exotique » était automatiquement considéré comme un régionaliste (*Mémoires de la Société royale*, mai 1920, p. 84). Devant tant d'acrimonie et d'excès, nombre de régionalistes (dont Camille Roy et Adjutor Rivard) et d'« exotiques » prennent leurs distances, même si certains regroupements, comme celui, plus militant, autour de Lionel Groulx et *L'Action française*, continuent à prôner le régionalisme²⁷.

Par la suite, on constate chez beaucoup de jeunes écrivains le désir d'éviter de tels extrêmes et de travailler vers plus d'ouverture et de tolérance²⁸. C'est ainsi qu'en 1931, Alfred DesRochers, dans *Paragraphes*, et Albert Pelletier, dans *Carquois*, se font les porte-parole d'une nouvelle tendance, le « canadianisme intégral », qui, plutôt que de regarder toujours vers la France, reflèterait le fait que le Canada est terre

²⁷ Pour une présentation plus nuancée et détaillée de cette querelle, voir A. Hayward, *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931)*. Vers l'autonomisation de la littérature québécoise.

²⁸ Certains d'entre eux, et en particulier des écrivaines comme Jovette-Alice Bernier et Éva Sénécal, ont contribué à la venue de cette nouvelle tolérance en enfrenant les tabous autour de l'évocation du corps, de l'amour, et surtout de l'amour hors mariage.

d'Amérique et qu'il est traversé par des influences multiples dont celle de la culture anglo-saxonne. En s'opposant explicitement à l'usage du concept de *régionalisme* qui, le plus souvent, veut tout simplement dire *canadien* (Pelletier, p. 11), ces auteurs prônent la liberté dans le choix du sujet, le réalisme dans le genre romanesque, le modernisme, l'individualisme et l'originalité. On donne également beaucoup d'importance au rôle de la femme dans le développement de la littérature canadienne, que ce soit comme écrivaine ou comme personnage romanesque. Mais là où cette nouvelle théorie scandalise le plus, c'est au sujet de la langue. En effet, Pelletier va jusqu'à proposer que cette littérature devrait s'écrire en langue canadienne, même si l'on découvrirait en fin de compte que celle-ci diffère sensiblement du français de France²⁹. DesRochers a toutefois des réticences face à cette dernière proposition, et la réaction négative de Louis Dantin, un critique influent qui était aussi un grand ami, semble l'avoir convaincu de ne pas poursuivre dans cette voie. Cela ne veut pas nécessairement dire, bien sûr, qu'il renonçait à tous les aspects de cette théorie, d'autant plus qu'il semble conscient qu'il s'agit d'une tendance déjà présente chez ceux qu'il appelle la génération d'après-guerre (p. 14), en particulier en ce qui concerne la tolérance et l'ouverture à la réalité nord-américaine.

Comme on l'aura sans doute compris, *Le Survenant* et *Marie-Didace*, deux romans rédigés en étroite consultation avec Alfred DesRochers, mentor et lecteur de Guèvremont (en plus d'être un des modèles les plus importants

²⁹ « Et si notre patois devient trop difficile aux académiciens, eh bien, tant mieux : c'est que nous aurons une langue à nous » (Carquois, p. 26). À l'ombre de l'Orford de DesRochers fait d'ailleurs partie des œuvres citées en exemple par Pelletier.

du personnage du *Survenant*), répondent parfaitement à la théorie du *canadianisme intégral* décrite par Pelletier et DesRochers³⁰. L'usage du langage canadien dans ces œuvres a d'ailleurs été commenté par presque tous les critiques de 1945, en général très positivement, peut-être parce qu'il est perçu comme étant du langage canadien *paysan*³¹. Quant à l'ouverture à la réalité nord-américaine, Jean Morency et Hélène Destrempe ont publié récemment un article intitulé « Américanité et modernité dans le cycle du *Survenant* » où ils montrent de façon convaincante que Germaine Guèvremont était très influencée par des modèles littéraires américains au moment où elle écrivait son diptyque, et où ils font justement le lien avec le *canadianisme intégral* : « Profondément travaillée par les thèmes et les formes du roman américain et marquée par l'esprit de son temps, l'écriture de Germaine Guèvremont s'inscrit dans le sillage direct des réflexions avant-gardistes d'Alfred DesRochers sur le "canadianisme intégral" ou encore des propos tenus par Robert Charbonneau dans *La France et nous* » (p. 39). Si personne n'a mentionné le *canadianisme intégral* en 1945, il faut donc croire que la réaction avait été si forte au début des années 1930 qu'on a décidé de renoncer à cette étiquette. Quoi qu'il en soit, la mise en scène de l'altérité et de l'hybridité dans les deux romans de Guèvremont, en particulier avec le passage du journal qui propose une identité hybride pour le *Survenant*, rejoint incontestablement l'appel vers l'ouverture et la tolérance réclamées par le programme de *canadianisme intégral* en 1931.

³⁰ Je remercie Jean Morency et Hélène Destrempe de m'avoir fait prendre conscience de ce lien lors de leur communication à l'ACFAS en mai 2007.

³¹ On ne remarque pas en général que le narrateur se sert lui aussi de *canadianismes*.

N'empêche que tout se passe comme si *Le Survenant* rouvrirait le débat du régionalisme qu'on croyait clos. En effet, la plupart des critiques, quel que soit leur penchant idéologique, continuent, entre 1945 et 1953, à se demander si *Le Survenant* ne prouverait pas en fin de compte que le régionalisme constitue une tendance littéraire valable même s'il n'avait jusque-là donné au Québec que des œuvres médiocres.

C'est ainsi que Clément Marchand écrira, en mars 1948 : « Romans de la terre que *Le Survenant* et *Marie-Didace*, mais complexes et profondément humains, détachés de cette technique confortable de l'a priori régionaliste qui, dans trop d'œuvres superficielles, étale son indigence descriptive et son ignorance des centres valables d'intérêt. » Puis en mai/juin 1953, Victor Barbeau, un des anciens opposants les plus féroces du régionalisme, profitera de la présentation de la médaille de l'Académie canadienne-française à Guèvremont pour faire un peu son *mea culpa* :

Sans doute manquait-on d'objectivité et non moins de compréhension en condamnant le roman régionaliste sur le seul témoignage des illustrations malhabiles que des écrivains d'un jour, les éphémères de nos lettres, en avaient jusqu'à vous donné. [...]

On a reproché au roman régionaliste de n'être presque toujours qu'une caricature ou qu'une fausse bergerie. Mais l'utilisation qu'on en a faite pour des fins utilitaires de propagande ou d'édification ne doit pas nous préjuger contre lui au point de le rejeter en bloc. [...] La preuve en est, Madame, que vous êtes parvenue à l'élever jusqu'à l'art³².

³² Ajoutons, pour tout dire, que Barbeau avait été un des premiers lecteurs du manuscrit du *Survenant*, et qu'il avait beaucoup encouragé Guèvremont.

En novembre 1953, Jean-Paul Pinsonneault (celui à qui, en tant que directeur littéraire chez Fides, l'auteure confiera en 1968 son exemplaire corrigé du roman) publie un article sur Guèvremont où l'intention, précise-t-il, n'est pas de tout dire sur son œuvre, mais « de fixer en un dessin cursif ce qui fait l'originalité propre de la romancière et situe son œuvre au sommet de tout ce qu'une obsession chronique du régionalisme a pu inspirer d'églôgues rustiques et de fadaïses champêtres » (p. 97). Suivent une dizaine de pages de glose dithyrambique émaillée de métaphores tirées du domaine de la peinture, mais où Pinsonneault a du moins le mérite de laisser parfois la parole à l'auteure elle-même en citant plusieurs scènes clefs de ses deux romans.

Dans le Québec de 1945-1953, donc, *Le Survenant* semble avoir conforté un certain discours nationaliste et traditionaliste tout en obligeant d'autres critiques à souligner l'énorme différence entre cette œuvre et le régionalisme tel qu'il se pratiquait au Québec auparavant. Guèvremont était d'ailleurs profondément agacée par tous ces rapprochements avec le régionalisme, comme elle le confie dans une entrevue avec Louis Pelletier-Dlamini : « Ici, on y a mis du temps avant de se rendre compte de la popularité du *Survenant* à l'étranger. Mon roman fut d'abord classé dans le cadre étroit du régionalisme. Les critiques locaux n'avaient pas compris qu'un paysan, même Sorelois [sic], appartient à l'univers » (p. 84). Il semble très clair pour elle que c'est surtout grâce à l'excellente réception de son œuvre à l'étranger que celle-ci a fini par s'imposer; encore en 1967, un an avant sa mort, elle rappelle à quel point cette époque fut pénible pour elle :

Je suis une vocation tardive, ne l'oublions pas! Après la publication du *Survenant*, j'ai connu un moment de désespoir :

les critiques étaient hargneux, j'avais fait des dettes parce que j'avais publié à compte d'auteur, mais chose étrange, ce sont les lecteurs eux-mêmes, malgré les critiques, qui m'ont indiqué la route. Et puis l'accueil spontané, chaleureux, des pays étrangers, a tout arrangé. (Pelletier-Dlamini, p. 84)

Dans une lettre à Alfred DesRochers qui date d'après le 9 décembre 1945, elle confie que certaines recensions de son premier roman, en particulier celles de *La Presse*, du *Canada* et de la *Revue dominicaine*³³, lui ont causé « des mois de désespoir muet », qui ont retardé pendant un certain temps la rédaction de *Marie-Didace* (Lepage, « Cher survenant », p. 70).

En ce qui concerne l'article de *L'Étoile*, cependant, ce n'est sûrement pas la réception de 1945 qui aurait décidé Guèvremont à le supprimer. Un seul des comptes rendus, celui de Charles Hamel, le propose, alors que quatre autres trouvent sa présence plus ou moins normale et la majorité des critiques semblent ne pas le voir, tout simplement.

Dans le texte de Hamel, qui est du 5 mai 1945, plus de la moitié du compte rendu parle non pas de l'œuvre, mais d'un ami nomade du critique qui aurait ressemblé comme deux gouttes d'eau au *Survenant*. Lorsque Hamel se résout enfin à parler du roman de Guèvremont, il loue la « vérité » des personnages, la structure de l'intrigue, et la poésie « légère et saine » de l'ensemble. Il n'a, finalement, qu'une seule réticence :

³³ Comme le signale Lepage, elle a donc été particulièrement affectée par l'article de Léon Franque [Roger Champoux] dans *La Presse*, et celui de A. Saint-Pierre, O.P., dans la *Revue dominicaine*. Dans le cas du *Canada*, cependant, il s'agit sûrement de la recension plutôt méprisante de Guy Jasmin plutôt que de l'évaluation très positive de Berthelot Brunet qui tente justement de faire la distinction entre *Le Survenant* et le régionalisme canadien-français du début du siècle.

Le seul morceau que je n'aime pas, dans ce livre, c'est l'article de journal que le curé Lebrun lit à Didace Beauchemin et qui voudrait éclairer les origines du *Survenant*. Nous préférierions le mystère entier. Nous aimons mieux, comme le père Beauchemin, nous en tenir à l'idée que nous avons pu nous faire du *Survenant*. Mais peut-être cet article veut-il simplement jeter le lecteur sur une *fausse piste* et piquer sa curiosité pour le roman qui viendra, bientôt nous l'espérons, faire suite à celui-ci. (p. 5, je souligne)

Hamel ne veut donc pas qu'on lève le mystère sur l'identité du *Survenant*. Mais il avoue aussi, indirectement, ne pas aimer l'identité en question – qui ne correspond sûrement pas à celle de son *survenant* à lui. En effet, espérer que cette identité se révélera fausse par la suite équivaut à espérer qu'on lui découvrira une autre identité.

Parmi tous les autres comptes rendus ou articles qui constituent la réception du *Survenant* jusqu'aux années 1960, il n'y a que deux textes, à notre connaissance, qui abondent dans le même sens. En juin 1947, A.B. (André Bourin), commentant très brièvement l'édition française du *Survenant*, soutient que le roman aurait dû s'arrêter avec le départ du *Survenant* : « Pourquoi Mme G. Guèvremont y ajoute-t-elle quelques pages pour nous révéler à demi l'identité du *survenant* et faire faire une fin au fermier Didace? Le livre y perd de son unité, de son charme, et c'est dommage » (p. 22-23).

Quant à Bruno Lafleur, qui publie dans la *Revue dominicaine* de janvier 1948 un des premiers longs articles sur l'œuvre romanesque de Guèvremont, il n'hésite pas à offrir des suggestions pour améliorer l'œuvre. En effet, malgré son évaluation globale très positive de ce qu'il perçoit comme « un bon roman de mœurs régionalistes » (p. 6), Lafleur aurait voulu que l'œuvre (qu'il voit comme un diptyque) se termine avec la

naissance de Marie-Didace et la mort d'Amable, sur une note tragique. Puis il se corrige en disant que l'auteure aurait pu tout conserver, « mais en procédant de façon différente ». Ce qui lui déplâit, en fait, c'est l'importance que Guèvremont donne à Marie-Didace : « Tel que construit, son roman manque d'unité. En effet, à peine née, Marie-Didace devient le personnage principal. [...] Le lecteur est dérouté : il ne suit plus » (p. 11). Il s'agirait là d'un important « défaut de technique », affirme-t-il (p. 12).

Ce qu'il aime surtout, en revanche, c'est le rôle du père Didace, le personnage « [l]e plus important, à cause du rôle qu'il joue dans toute l'histoire » (p. 12). Lafleur a beaucoup apprécié aussi le personnage de Marie-Amanda, « une vraie Beauchemin » (p. 13). C'est par la suite qu'il exprime ses regrets au sujet de l'entrefilet du journal :

Il est dommage cependant qu'elle [Guèvremont] n'ait pas respecté jusqu'au bout le secret de cet inconnu, qu'elle ne lui ait pas gardé son mystère [...]. Cette histoire d'héritier recherché par sa famille détonne dans un récit par ailleurs aussi simple : le *Survenant* perd de sa valeur de poésie et de symbole, pour devenir un pantin de roman-feuilleton. On dirait que le père Didace Beauchemin lui-même, répondant au secret désir du lecteur, ne veut pas admettre que *l'aventure soit aussi banale* (Que n'ait-il réussi à convaincre aussi l'auteur!). « J'en démords pas : le *Survenant* est le garçon de quelque gros habitant; il doit venir de sur une terre, il en sait trop long là-dessus ». (p. 14, je souligne)

Et pourtant, n'y a-t-il pas contradiction entre affirmer que l'identité suggérée du *Survenant* en fait « un pantin de roman-feuilleton » et soutenir qu'elle transforme le roman en une aventure « banale »? Si le *Survenant* avait été le fils d'un « gros habitant », l'aventure aurait donc été beaucoup moins banale?

Lafleur ne sait peut-être pas lui-même pourquoi cette identité lui déplaît.

En même temps, il avoue adorer la fin du deuxième volume, lorsque « Angéline apprend de façon assez invraisemblable la mort de son Survenant », et cela malgré sa « gaucherie du *deus ex machina* » (p. 14). Il faudrait citer *in extenso* ce passage où il devient peu à peu évident que, en dépit de ces « défauts », c'est la portée religieuse de cette scène finale de « soumission à la volonté divine » qui touche surtout le critique.

Après avoir répété l'argument jadis si cher aux partisans régionalistes sur l'importance primordiale du choix du sujet pour le roman canadien-français, Lafleur s'explique le fait que Guèvremont ne soit pas tombé dans le piège si fréquent d'imiter maladroitement *Maria Chapdelaine* par son « don d'atmosphère très personnel », et « [s]on intuition féminine autant peut-être que son instinct d'artiste » (p. 17). Et s'il est plein d'éloges en ce qui concerne l'usage de la langue paysanne dans *Le Survenant* et *Marie-Didace*, il recommande quand même à l'auteure de conserver seulement les expressions les plus pittoresques, les plus poétiques, et de supprimer les anglicismes, les mauvais ou faux canadianismes, « et surtout les mots anglais » (p. 18).

De toute évidence, Bruno Lafleur n'est pas sans connaissances dans le domaine littéraire ; il est surtout connu aujourd'hui pour sa longue préface (96 pages) à l'édition de 1956 de *L'Appel de la race* de Lionel Groulx où il donne l'historique de la querelle suscitée par ce roman, et où il se lamente sur le manque de nationalisme au Québec au début des années 1950. Il est permis de se demander, néanmoins, s'il

aurait offert autant de conseils à Guèvremont si elle avait été un homme plutôt qu'une « jeune » romancière plus ou moins débutante. On perçoit bien son ton paternaliste dans le passage suivant : « Reste Marie-Didace. Elle est jeune, et l'auteur aussi... » (p. 16).

Il est clair que Lafleur a sa propre idée de ce que devrait être « un bon roman de mœurs régionalistes » et qu'il n'aime guère les complications qu'apportent l'identité hybride hypothétique du *Survenant* et la polymodalité (technique propre surtout aux femmes écrivains au Québec avant 1960, il est vrai, peut-être parce que celles-ci ont plus tendance à voir – et à montrer – différents points de vue). L'« unité » qu'il prise tant (tout comme A.B.) renvoie à la technique du roman monologique (et paternaliste, diraient les féministes) qui connut son apogée à la fin du XIX^e siècle en France, et où le narrateur adopte un seul point de vue durant toute l'œuvre. Il est fort probable aussi que le nationalisme très traditionnel sous-jacent au discours de Lafleur l'ait rendu plutôt rébarbatif à l'ouverture à l'Autre qui constitue à notre avis le message fondamental de l'œuvre de Guèvremont³⁴. C'est ce message que l'entrefilet du journal oblige les lecteurs à percevoir de façon beaucoup plus nette. C'est en effet de ce point de vue que le passage de l'« Héritier recherché » prend toute sa signification. Avec l'inclusion de cet entrefilet, l'accent est mis sur le thème de l'hybridité et le centre d'équilibre du *Survenant* change. Le roman ne relève plus dès lors du mouvement régionaliste mais d'une autre série d'œuvres québécoises, celles qui s'interrogent sur la signification de l'Autre, et en particulier de « l'Anglais »

³⁴ Il serait difficile d'exagérer l'importance de ce message dans une œuvre conçue pendant la deuxième guerre mondiale...

ou, plus spécifiquement, de l'Écossais, dans la construction de l'identité canadienne-française et dans l'évolution de la société québécoise. En effet, l'identité proposée rappelle Archibald Cameron of Locheill des *Anciens Canadiens* (Philippe Aubert de Gaspé, père, 1863), ainsi que, jusqu'à un certain point, Jules de Lantagnac dans *L'Appel de la race* (Lionel Groulx, 1922).

Comme on sait, Archibald Cameron of Locheill, un orphelin de père montagnard écossais et de mère française, communément connu comme Arché de Locheill, a fait ses études au collège des Jésuites de Québec. Lui et son meilleur ami, Jules d'Haberville, se sont ensuite engagés dans la carrière militaire, Jules en France, Arché en Angleterre. Lors de la guerre de Sept Ans, ce dernier se verra ainsi contraint de brûler le manoir de la famille d'Haberville, et de se battre contre son ancien ami sur les Plaines d'Abraham. Plus tard, lorsque les deux amis se seront réconciliés, Blanche, la sœur de Jules, refusera néanmoins la demande en mariage d'Arché.

Le lien avec Jules de Lantagnac, Canadien français de souche, est plus ténu. Ce dernier a néanmoins fait des études de droit à McGill et épousé une Canadienne anglaise. Ce mariage mixte s'effondrera sous la pression du conflit scolaire en Ontario, alors que Jules, avec l'encouragement de son confesseur, entendra la voix des morts et retrouvera la fierté de sa « race ». Étant donné que ce roman de Lionel Groulx, publié en 1922 sous le pseudonyme d'Alonié de Lestres, a causé toute une polémique à l'époque, il est fort possible que Germaine Guèvremont en ait eu connaissance.

Il ne faudrait peut-être pas oublier non plus *Les Demi-Civilisés* de Jean-Charles Harvey, où le narrateur autodiégétique (fait rare à l'époque au Québec), journaliste lui aussi, fait acte

dès l'incipit de son hybridité culturelle : « Je me nomme Max Hubert. Mon sang est un mélange de normand, de highlander, de marseillais et de sauvage. En ce composé hybride se heurtent le tempérament explosif du midi, la passion lente et forte du nord, la profonde sentimentalité de l'Écosse et l'instinct aventurier du coureur des bois » (p. 7). Il s'agit d'un personnage qui, comme son auteur, secoue les idées reçues de son entourage. Peu de romans auront eu autant de notoriété que *Les Demi-Civilisés* dans le Québec des années 1930, grâce surtout à sa condamnation officielle par le cardinal Villeneuve dès sa parution en 1934.

Le passage sur Malcolm Petit de Lignères dans *Le Survenant* offre en tout cas une version plutôt positive de l'hybridité ethnique pouvant résulter de mariages « mixtes ». Le fait qu'il y soit question d'un Écossais plutôt que d'un(e) Anglais(e) ou d'un(e) Canadien(ne) anglais(e), et par surcroît d'un Écossais de religion catholique (tout comme Arché) – puisque Malcolm-Petit, élevé par son grand-père écossais, gardait toujours sur lui une « croix de chapelet à laquelle un christ d'étain ne pendait plus que par une main » (p. 126 et 49) – est également important. On se rappellera en outre que l'Écosse a finalement été conquise par l'Angleterre lors de la bataille de Culloden en 1746, à peine quelques années avant la bataille des Plaines d'Abraham, et que les représailles contre les *Highlanders* par la suite ont été féroces...³⁵

Tout cela semble évidemment avoir échappé aux critiques qui, à l'exception des rares qui en réclamaient la suppression, ont préféré passer sous silence l'identité hybride

³⁵ Je remercie Susan Murphy d'avoir attiré mon attention sur cet aspect de l'histoire écossaise.

du *Survenant* et s'interroger sur l'appartenance du roman à la catégorie du « régionalisme » qui, comme l'a signalé Léon Franque [Roger Champoux], était plutôt dépassée à l'époque.

Quoi qu'il en soit, la réputation de Guèvremont, déjà bien établie en 1947, s'affirmera davantage encore dans les années 1950 avec le succès de la traduction anglaise aux États-Unis et au Canada, le Prix du Gouverneur Général du Canada, et puis la réussite de la série radiophonique qu'elle crée à partir des romans, suivie bien sûr de la série télévisée. Quand Fides fera la publicité de la réédition de 1966 publiée simultanément à Paris et à Montréal, il ne sera plus question que du caractère universel et humain de l'œuvre. Au début des années soixante, il est évident que *Le Survenant* est devenu un « classique », une des œuvres qui, avec d'autres comme *Bonheur d'occasion*, *Trente arpents* et *Menaud, maître-draveur*, confirment l'importance de la production romanesque dans une littérature canadienne-française de plus en plus imposante.

Un contexte changeant (de 1960 à aujourd'hui)

La critique littéraire au Québec évoluera beaucoup au cours des années soixante. En 1964, par exemple, Gilles Marcotte réagit assez négativement devant l'analyse plutôt scolaire et traditionnelle qu'offre le volume de Rita Leclerc sur Guèvremont :

Or il est aujourd'hui particulièrement important, au Canada français, qu'on soumette les œuvres à une radiographie moderne – et qui comprenne notamment le point de vue sociologique. Nous voyons trop peu, dans l'étude de Rita Leclerc, les points de contact entre l'œuvre de Germaine Guèvremont et la société qui l'a vu naître. *Le Survenant* et *Marie-Didace* ne sont pas des météores,

des miracles, mais, pour employer un mot cher à Fernand Dumont, des « idéologies » situées dans le temps et dans l'espace. La littérature à l'état pur, ça n'existe pas. Le temps est venu, donc, d'adopter une méthodologie critique plus moderne, qui profite des progrès récents dans le domaine des sciences humaines.

Marcotte lui-même jouera d'ailleurs un rôle dans cette évolution de la critique québécoise. Dans *Une littérature qui se fait* (1962), déjà, il établissait implicitement la distinction entre *Le Survenant* et le roman régionaliste en reconnaissant chez Guèvremont l'originalité de « dessiner un paysage terrien qui ne soit pas la projection d'un rêve nationaliste, ou d'un rêve de possession, mais un paysage humain et le lieu d'une existence possible » (p. 59).

Une évolution se fait sentir aussi dans les articles sur Guèvremont qu'on trouve de temps à autre dans les journaux ou revues, dont plusieurs se basent sur des entrevues avec l'auteure. D'un côté, on s'intéresse plus qu'avant à la question du genre (*gender*), que ce soit celui de l'auteure ou de certains de ses personnages. Ainsi, en 1965, le Cercle des femmes journalistes (un groupe progressiste très ouvert à la réalité extérieure au Québec) organise un événement pour fêter le vingtième anniversaire de la publication de *Bonheur d'occasion* et du *Survenant*, où « Cinq hommes nous racontent leurs souvenirs sur nos deux plus prestigieuses romancières », puis un autre où des comédiens ayant joué des personnages du cycle du *Survenant* à la radio ou à la télévision se retrouvent avec l'auteure et revivent des moments nostalgiques (Ouellette). Et en 1960, déjà, Suzanne Paradis avait inclus les personnages féminins du *Survenant* dans son étude *Femme fictive, femme réelle*, où elle avoue avoir été particulièrement fascinée, à la relecture, par Angéline. En 1967, Catherine Rubinger publie un texte dans *Le Devoir* intitulé « Germaine Guèvremont et l'univers féminin » où elle affirme qu'Angéline

est finalement la femme la plus moderne de l'œuvre parce qu'elle veut l'homme exceptionnel, et qu'elle l'accepte comme il est, avec ses défauts.

Si Rubinger reprend en passant l'épithète de « régionaliste » (« Germaine Guèvremont peut donc se vanter d'avoir atteint l'universel dans son œuvre régionaliste »), elle adopte quand même une perspective assez nouvelle en affirmant que « le vrai culte des Canadiens français n'a jamais été la terre, malgré les évocations nombreuses de sa beauté. Leur vrai culte, c'était la liberté personnelle ». Ce serait donc le Survenant, et non pas les paysans du Chenal du Moine, qui représenterait maintenant les vrais Canadiens français.

Cette tendance à voir le Survenant comme le vrai représentant des Canadiens français s'est déjà rencontrée d'ailleurs en 1966 dans un article de Brigitte Morissette basé sur une entrevue avec l'auteure :

Le Survenant fut, en quelque sorte, le premier bohème québécois. Généreux et inconstant, ignorant les préjugés et rejetant les fausses valeurs, même traditionnelles, il bat la semelle au gré de sa fantaisie, incarnant nos vieux instincts d'indépendance, de liberté, d'aventures.

André Major confirme cette tendance en présentant le Survenant en 1970 comme « un de nos personnages les plus forts et les plus représentatifs », tout comme le fera Jeanne Lalancette Bigué en 1979. Pour elle, le Survenant, en dérangeant « les coutumes immuables du village », est devenu « une figure d'une brûlante actualité³⁶ » :

³⁶ Signalons qu'en 2009, Gregory Charles, dans son émission à la radio, a dit du Survenant qu'il était le superhéros québécois.

Cette mère tranquille québécoise [Guèvremont] était bien en avant de son temps pour avoir donné vie à un bohème sans racines, vrai hippie des années de dépression, gagnant son sel où il se trouve mais tout prêt à repartir sur le chemin du roi, un foin d'odeur à la bouche, riche de souvenirs et de chansons.

Ce récit attachant n'a pas fini de nous émouvoir car on y reconnaît l'âme aventureuse de notre peuple que Germaine Guèvremont a personnifié avec une rare justesse.

À travers les entrevues qui se multiplient au cours des années soixante, on fait la connaissance d'une dame charmante d'un certain âge, encore très éveillée, qui vit dans un appartement montréalais avec sa fille et suit l'actualité politique. En parfaite bilingue, elle lit même régulièrement des journaux américains. Récipiendaire d'une subvention du Conseil des Arts pour faire le scénario d'un film américain basé sur son roman, elle travaille en même temps au premier tome de ses mémoires.

Dans une de ses dernières entrevues, Guèvremont répond avec beaucoup de franchise à plusieurs questions d'ordre politique. Nous sommes en février 1968, à une époque où on parlait beaucoup politique. Les Québécois viennent de vivre l'Expo 1967, le « Vive le Québec libre! » de Charles de Gaulle, et le mois d'octobre suivant verra la fondation du Parti Québécois par René Lévesque.

Au début du compte rendu de cette entrevue, la journaliste, qui n'est autre qu'Alice Parizeau, essaie de situer Guèvremont par rapport au présent québécois; celle-ci appartiendrait, par son œuvre, « à l'époque révolue du folklore ». L'intervieweuse note néanmoins que « le présent la concerne toujours, qu'elle en fait son affaire et qu'elle sait réagir

d'une façon très personnelle, sinon engagée... » (p. 12). En effet, quand Parizeau lui demande ce qu'est le séparatisme pour elle, Guèvremont répond : « - Un rêve, une chimère enrichissante sur le plan humain. Un beau rêve. (...) Pour moi, c'est un peu trop tard, pour les autres, pour les riches, c'est difficile; il reste la multitude. René Lévesque lui apporte l'espoir, mais de l'idéologie à la mise en pratique il y a un long chemin à parcourir. » Pour mieux expliquer sa perspective, Guèvremont précise qu'elle était très heureuse pendant les deux années qu'elle a passées autrefois à Toronto, mais ajoute : « je ne pourrais pas y vivre en permanence parce que j'ai besoin de mon pays et mon pays, ma terre, c'est Québec » (p. 14). Lorsque Parizeau enchaîne cependant en lui demandant si elle se sent Québécoise ou Canadienne, elle évite de répondre. Elle propose plutôt que les Canadiens français auraient intérêt à comprendre les Canadiens anglais « dans la mesure où ce sont des clients qui viennent acheter chez nous. Car ce sont des clients permanents, par opposition aux Américains (...) » (p. 14). Puis vers la fin, elle traduit la situation du Québec en 1968 en termes de la théorie des deux « races » :

Tout évolue, tout change; le fond des choses demeure. La société, notre société québécoise, se compose de deux races fondamentales. D'une part il y a « les habitants » qui sont des gens solides ayant les deux pieds sur la terre et, d'autre part, il y a « les coureurs de bois », les aventuriers, les meneurs. Ce sont eux qui font avancer les choses. Tenez, René Lévesque, lui, appartient aux « coureurs de bois » et il en faut... Aussi longtemps que ces deux races continueront à se perpétuer, les Québécois continueront à être, malgré tous leurs défauts et toutes leurs lacunes, un grand peuple. (p. 15)

Plus tôt dans la conversation, lorsqu'Alice Parizeau lui a demandé si elle croit au conflit des générations, la réponse de

Guèvremont nous rappelle qu'en 1910, époque à laquelle se passe *Le Survenant*, l'auteure était elle-même une adolescente de dix-sept ans :

- Le conflit des générations... Et oui... J'ai bien connu cela quand j'étais jeune fille. Nous étions tous persuadés alors que nos parents étaient moins instruits que nous et nous assistions à l'avènement d'un monde nouveau avec toute notre agressivité et toute notre soif de vivre. Notre maître à penser, c'était Bourassa, le « meneur », car les Québécois aiment les meneurs d'hommes, qui osa prononcer dans un de ses discours le mot « crotte ». À l'époque, cela seul était déjà un acte de révolte et la preuve d'un courage admirable... (p. 12)

Ce n'est donc pas un hasard si l'événement évoqué qui permet de dater l'époque où se passe le roman est le Congrès eucharistique de Montréal de 1910, là où Henri Bourassa a livré un de ses discours les plus célèbres. 1910 fut aussi l'année de la fondation du *Devoir*, par ce même Henri Bourassa.

En 1945, comme on l'a vu, la situation était beaucoup plus complexe. L'œuvre de Guèvremont est fascinante dans le sens où elle décrit avec empathie la société traditionnelle, patriarcale, tout en s'identifiant de plus en plus, au fur et à mesure que les romans progressent, avec ceux qui sont marginalisés ou rejetés, dévoilant ainsi la nécessité d'un changement de paradigme. Elle reflète ainsi les tensions d'une époque où l'ouverture au modernisme et à l'Autre n'allait pas sans risque pour l'avenir de la collectivité canadienne-française.

En même temps, l'élément écossais dans l'identité de Malcolm Petit de Lignères qui renvoie à l'intertextualité des *Anciens Canadiens*, annonce également, en une sorte d'intertextualité par anticipation, le cycle Scot de Jacques

Ferron³⁷. En effet, le personnage de Frank Archibald Campbell, qui paraît dans *La Nuit* (1965) et *La Charrette* (1968), ainsi que son avatar Frank Anacharsis Scot dans *Le Ciel de Québec* (1969), sont le lieu d'une interrogation intense sur le rôle des citoyens d'origine écossaise dans la construction de l'identité québécoise³⁸. La situation n'est pas la même que chez Malcolm Petit de Lignéres, puisque l'assimilation de celui-ci est nettement plus avancée que celle de Frank Archibald Campbell et de Frank Anacharsis Scot. Néanmoins, certaines similarités entre l'interrogation des deux auteurs, Ferron et Guèvremont, sont intrigantes. Si le personnage de Frank dans *La Nuit* devait mourir pour que son alter ego québécois, François Ménard, puisse retrouver son âme et s'épanouir, le rapport entre Frank Archibald Campbell et le médecin québécois anonyme de la rive sud est beaucoup plus complexe dans *La Charrette*; le médecin / narrateur anonyme étant mort, Frank semble jouer en même temps le rôle de complice du diable et de tricheur qui, en empêchant le diable de transporter la charrette des morts aux enfers avant le lever du soleil, permet à l'âme du médecin de revoir sa femme et de lui transmettre son testament. C'est néanmoins dans *Le Ciel de Québec*, dont l'intrigue se passe en 1937-38, que l'interrogation ferronienne rejoint le plus celle de Guèvremont. En effet, Frank Anacharsis Scot, qui veut à tout prix *s'enquébécoiser*, doit passer par plusieurs épreuves et notamment se rendre au village des Chiquettes et accepter d'en faire partie, plutôt que de rester sur son piédestal de privilégié.

³⁷ On se souviendra aussi combien Ferron, dans son œuvre, aimait utiliser l'expression Neveurmagne, associée immanquablement au Survenant pour les Québécois de sa génération.

³⁸ Pour une étude approfondie de cette question, voir le livre de Susan Murphy sur *Le Canada anglais de Jacques Ferron* (à paraître aux Presses de l'Université Laval).

Or, si l'on accepte que le *Survenant* s'appelait autrefois Malcolm Petit de Lignères, ou plutôt Marc Delignières (ce qui représentait déjà un effort d'enquébécoisement), on se trouve devant un personnage qui a renoncé à tous les privilèges que lui accordait sa naissance, et qui a quitté l'élite de la société québécoise pour vivre de la façon la plus simple possible, près du peuple. Et malgré cela, il finit par se rendre compte qu'il ne pourra jamais faire partie du *Chenal du Moine*, et qu'il devra partir de nouveau. Vu la façon dont le père Didace rejette l'identité proposée par l'article de journal, il est clair que Malcolm Petit de Lignères aurait été beaucoup moins accepté au *Chenal du Moine* que ne l'était le *Survenant* au passé mystérieux. De plus, le *Survenant* – si l'on en croit le passage de journal qui clôt le deuxième volet du diptyque – mourra dans la guerre de 1914-1918, en France. Comme s'il n'avait jamais réussi, en fin de compte, à « s'enquébécoiser ».

Dans *Le Ciel de Québec*, pourtant, Ferron semble suggérer que si son personnage d'origine écossaise avait accepté de renoncer à son statut de privilégié vers 1937-38 et de s'assimiler réellement aux Québécois d'origine modeste, il aurait peut-être pu « s'enquébequoiser ». En 1965 ou en 1968, par contre, il était déjà trop tard, semble-t-il.

C'est au cours des années soixante, en effet, que le projet d'une identité québécoise « sans trait d'union » s'est imposé au Québec. C'était une époque effervescente où le projet collectif qui s'appuyait sur un nationalisme de gauche suscitait beaucoup d'enthousiasme, ce qui devait aboutir au mouvement souverainiste (qu'on appelait alors séparatiste) et à la fondation du Parti Québécois en 1968. Un des moments clefs de cette évolution vers une identité « sans trait d'union », du point de

vue littéraire, fut bien entendu la publication en janvier 1965 du numéro de la revue *Parti Pris* « Pour une littérature québécoise ». C'est cette tendance qui, d'après moi, aurait convaincu Germaine Guèvremont d'éliminer une fois pour toutes l'article de journal qui faisait du *Survenant* un Québécois hybride peu apte à symboliser le pays dont on prévoyait de plus en plus l'avènement.

Il existe néanmoins un quatrième texte qui aborde cette question de l'entrefilet, et qui a pu influencer aussi la décision de l'auteure. Il s'agit de l'étude publiée en 1966 dans *Le Roman canadien-français du vingtième siècle* de Réjean Robidoux et André Renaud. Cet ouvrage, qui se concentre surtout sur des questions de technique romanesque et se veut plus scientifique que la plupart des études publiées jusque-là, se montre plutôt positif au sujet du *Survenant*, mais un peu moins pour *Marie-Didace*, à cause surtout des questions d'unité déjà évoquées plus tôt par A.B. et Lafleur. Tout en identifiant *Le Survenant* comme un roman de la terre (plutôt que comme un roman régionaliste), les auteurs proposent que le genre en question, « qui avait été longtemps l'expression militante d'une permanence et d'une survie idéale », a changé avec *Trente arpents* et *Le Survenant*, et qu'il y aurait peut-être lieu, devant ces œuvres qui donnent « la représentation fidèle d'une époque historique, nettement distincte de l'actualité », de parler plutôt de roman historique (p. 56). C'est dans une note en bas de page, cependant, que Robidoux et Renaud choisissent de questionner la pertinence de l'article sur l'« Héritier recherché » : « Il est peut-être regrettable que Germaine Guèvremont ait choisi d'élucider, à la fin, le mystère de l'identité de son personnage. Elle l'a fait, nous a-t-elle révélé, par sympathie et compassion pour Didace et, surtout pour Angéline Desmarais » (p. 55, n. 50).

Cette réponse de Guèvremont est assez difficile à comprendre. Elle a dû croire qu'on parlait des deux extraits de journal, car il n'y a que celui à la fin de *Marie-Didace* qui ait pu aider à consoler Angéline. Quant à Didace, il faut croire que, dans l'esprit de l'auteure, l'idée que son Survenant puisse avoir des origines aussi distinguées n'aurait pas déplu au patriarche même si, sur le coup, il avait totalement rejeté une telle hypothèse. Ceci est intéressant dans le sens où le père Didace est effectivement le personnage du roman qui se montre le plus ouvert à l'étranger, à l'Autre, ayant accepté d'héberger le Survenant envers et contre tous, et ayant décidé par la suite d'épouser l'Acayenne.

La réponse de Guèvremont montre en tout cas qu'elle a été mise au courant, vers 1966, des réticences de Robidoux et Renaud, deux professeurs de l'Université d'Ottawa, au sujet de ce passage. Il est probable que ce fait, conjugué au contexte idéologique des années soixante, ait joué un rôle dans sa décision de supprimer l'entrefilet.

Quant à la réaction suscitée au Québec par la publication de la version dite définitive en 1974, Jean-Pierre Duquette – qui venait de publier un livre sur l'œuvre de Guèvremont – est le seul, à notre connaissance, à avoir exprimé des doutes sur l'intérêt de supprimer l'entrefilet : « Le fait d'avoir retranché ce passage ajoute-t-il pour autant à la dimension mythique du Survenant? Rien de moins sûr. »

Conclusion

Beaucoup de choses se sont passées depuis 1968, et le rêve d'une identité québécoise sans trait d'union a peu à peu cédé le

pas au constat que le Québec de demain, qu'il soit indépendant ou non, se composera de gens aux origines ethniques très variées. La littérature migrante, entre autres, qu'on date parfois de la publication de *La Québécoise* de Régine Robin en 1983, aura contribué à cette prise de conscience. Il s'agit en effet d'un roman qui – en dépit du fait que l'auteure et ses narratrices étaient originaires de France – faisait entendre de façon non équivoque la parole immigrante et exprimait le désir de se sentir accepté au Québec tout en conservant sa différence. Dany Laferrière lancera un son de cloche similaire en 1985 avec *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, où la difficulté d'être immigrant au Québec se conjugue avec la difficulté d'être Noir. Si la narratrice de Régine Robin constate entre autres les problèmes posés par le fait d'appartenir à une « minorité audible », le narrateur de Laferrière souligne le drame identitaire qu'entraîne le fait d'appartenir à une minorité audible *et* visible! Depuis lors, d'autres écrivains issus de l'immigration – parmi lesquels Marco Micone, Ying Chen et Sergio Kokis sont peut-être les plus connus – ont ajouté leur voix à cette catégorie de la littérature migrante en faisant entendre, mais en français, leur différence.

Il n'est pas clair si, en 2009-2010, il faut encore parler de littérature migrante ou si, compte tenu de l'accueil indiscutablement positif dont ont bénéficié ces écrivains, il est possible d'affirmer que l'hétérogénéité constitue tout simplement une des caractéristiques importantes de la littérature québécoise contemporaine. Ce qui est certain, en revanche, c'est que l'hybridité de l'identité proposée pour le Survenant à la fin du roman éponyme, venant comme elle le fait après la mise en scène dramatique de la xénophobie des paysans du Chenal du Moine, se situe tout à fait dans cette

tendance vers la reconnaissance d'une identité québécoise plus complexe. D'une identité où l'hybridité ethnique, loin d'être un phénomène récent, fait partie de l'histoire nationale. En cela, Germaine Guèvremont s'est montrée nettement à l'avant-garde.

Même si le contexte discursif a beaucoup évolué au Québec depuis 1968, au moment où Germaine Guèvremont, après y avoir résisté durant 18 ans, se serait résignée à supprimer de la version française du *Survenant* l'article de journal sur l'« Héritier recherché », il est peut-être difficile d'envisager une édition du roman qui restituerait tout simplement ce passage. Après tout, ce changement a été proposé par l'auteure peu avant sa mort.

Une solution possible serait alors d'ajouter tout simplement une note de l'éditeur pour signaler ce changement important survenu en 1968/74 tout en fournissant le texte du passage supprimé, tout comme la Bibliothèque québécoise l'a fait pour *Angéline de Montbrun*, dans lequel une note en bas de page donne la première version de l'accident d'Angéline. Au XXI^e siècle, à l'ère de la mondialisation, dans un monde où la problématique de l'hybridité et de l'hétérogénéité a rarement été aussi pertinente, il me paraît inacceptable de ne pas renseigner les lecteurs sur l'existence de cet entrefilet afin qu'ils puissent décider eux-mêmes comment le passage en question aurait influencé leur réception de l'œuvre ainsi que leur vision du Québec d'autrefois.

Bibliographie

- ANONYME (1945), « *Le survenant* », *Le Droit*, 14 avril, p. 2.
- ANONYME (1945), « Échos : *Le Survenant* », *Le Devoir*, 14 avril, p. 8.
- ANONYME (1945), « *Le Survenant*. Roman régionaliste par Germaine Guèvremont », *La Tribune*, 21 avril, p. 4.
- ANONYME (1945), « *Le Survenant*. Roman régionaliste par Germaine Guèvremont », *La Bonne Parole*, vol. 35, n° 4 (avril), p. 14.
- ANONYME (1945), « La vie des livres. Roman régionaliste », *Le Canada*, 20 août, p. 5.
- ANONYME (1965), « Cinq hommes nous racontent leurs souvenirs sur nos deux plus prestigieuses romancières », *Le Devoir*, 19 avril, p. 7.
- ANONYME (1945), « *Le Survenant* du rêve et du souvenir... Interview avec la gagnante du grand Prix de Littérature de la société Saint-Jean-Baptiste de Montréal », *La Tribune*, 8 novembre, p. 6.
- BARBEAU, Victor (1953), « Germaine Guèvremont, romancière », *Notre Temps*, 6 juin, p. 3.
- BÉGIN, Émile (1945), « Notes de lecture. *Le Survenant* de Germaine Guèvremont », *L'Enseignement secondaire au Canada*, vol. 25, n° 3 (décembre), p 204-205.
- BIGUÉ, Jeanne Lalancette (1979), « Une romancière du pays, Germaine Guèvremont », *L'Information médicale et paramédicale*, 3 avril, p 31.

- BOURIN, André (A.B.) (1947), « Paru : *Le Survenant* par Germaine Guèvremont », *J'ai lu*, juin, p. 22-23.
- BRUNET, Berthelot (1945), « L'exotisme de ma paroisse », *Le Canada*, 21 mai, p. 4.
- (1945), « Une grande romancière, qui sait? », *Le Canadien libéral*, 6 juillet, p. 4.
- CHABOT, Cécile (1945), « Cécile Chabot avec le *Survenant* et Germaine Guèvremont », *Paysana*, vol. 8, n° 3, mai, p. 5.
- COINDREAU, Edgar-Maurice (1945), « Coup d'œil aux livres. *Le Survenant* », *Pour la victoire*, 16 juin, p. 7. Repris intégralement dans *L'œil*, vol. 5, n° 12 (15 juillet), p. 29-30.
- DÉCARIE, David (2001), « Le relais des survenants chez Germaine Guèvremont », *Voix et Images*, n° 77, p. 359-383.
- (2006), « Résonances, interfiguralité chez Germaine Guèvremont », dans Annette Hayward (dir.), *La Rhétorique au féminin*, Québec, Éditions Nota bene, p. 315-333.
- DESROCHERS, Alfred (1931), *Paragraphes*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française.
- (1945), « *Le Survenant* par Germaine Guèvremont », *La Revue populaire*, vol. 38, n° 6 (juin), p. 58.
- DESROSIERS, Léo-Paul (1945), « À travers les livres : *Le Survenant* par Germaine Guèvremont », *Le Devoir*, 8 septembre, p. 8.
- DESTREMPES, Hélène, et Jean MORENCY (2008), « Américanité et modernité dans le cycle du *Survenant* », *Voix et Images*, vol. 33, n° 3 (printemps-été), p. 29-40.
- DUCROCQ-POIRIER, Madeleine (1978), « Avec le *Survenant*, Germaine Guèvremont met en lumière la xénophobie paysanne qui rejette l'étranger et le condamne à ne rester qu'un passant solitaire ou un isolé », *Le Roman canadien de langue française de 1860 à 1958*, Paris, A.G. Nizet, p. 333-343.

- DUGAS, Marcel (1918), « Jeux et Ris Littéraires », *Le Nigog* vol. 1, n° 8 (août), p. 251-257.
- DUHAMEL, Roger (1945), « Courrier des lettres. *Le Survenant* », *L'Action nationale*, vol. 26, n° 1 (septembre), p. 64-68.
- DUQUETTE, Jean-Pierre (1973), *Germaine Guèvremont, une route, une maison*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- (1974), « Le testament littéraire de Germaine Guèvremont », *Le Devoir*, 25 mai, p. 13.
- FRANQUE, Léon [Roger CHAMPOUX] (1945), « Littérature et beaux arts. *Le Survenant* », *La Presse*, 12 mai, p. 30.
- GAGNON, Louis-Philippe (1945), « *Le Survenant* », *Le Droit*, 30 juin, p. 2.
- GUÈVREMONT, Germaine (1945), *Le Survenant, roman*, Montréal, Éditions Beauchemin.
- (1989 [1945]), *Le Survenant*, édition critique préparée par Yvan Lepage, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde ».
- (1990 [1974]), *Le Survenant*, Montréal, Bibliothèque québécoise.
- (1992 [1947]), *Marie-Didace*, Montréal, Bibliothèque québécoise.
- (1950), *The Outlander*, trad. Eric Sutton, Toronto, McGraw-Hill Company of Canada.
- HAMEL, Émile-Charles (1945), « Chronique des livres : *Le Survenant* par Germaine Guèvremont - Aux Éditions Beauchemin », *Le Jour*, 5 mai, p. 5.
- HARVEY, Jean-Charles (1934), *Les Demi-Civilisés. Roman*, Montréal, Les Éditions du Totem.

- HAYWARD, Annette (2006), *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931). Vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, Ottawa, Éditions du Nordir.
- LAFLEUR, Bruno (1948), « *Le Survenant* et *Marie-Didace* », *La Revue dominicaine* (janvier), p. 5-19.
- JASMIN, Guy (1945), « Un bon roman régional. *Le Survenant* de Germaine Guèvremont », *Le Canada*, 16 avril, p. 5.
- (1945), « Le mois littéraire », *La Revue populaire*, vol. 38, n° 12 (décembre), p. 5-6.
- LÉGARÉ, Romain (1945), « Guèvremont, Germaine : *Le Survenant* », *Culture*, vol. 6, n° 4 (décembre), p. 503.
- LANGÉVIN, André (1947), « Nos écrivains. Madame Germaine Guèvremont », *Notre Temps* vol. 2, n° 39 (12 juillet), p. 1, 3.
- LE MAÎTRE, Yvonne (1945), « Glanes bibliographiques. *The Beloved Vagabond* », *Le Travailleur*, vol. 15, n° 11, 15 mars, p. 1.
- (1945), « Glanes bibliographiques. Entendons-nous », *Le Travailleur*, vol. 15, n° 15, 12 avril, p. 2.
- (1945), « Romans et contes. *Le Survenant* par Germaine Guèvremont », *Le Travailleur*, vol. 15, n° 20, 17 mai, p. 1.
- (1945), « Larousse, P.Q. », *Le Travailleur*, vol. 15, n° 21, 24 mai, p. 1-2.
- LEPAGE, Yvan G. (1989), Introduction, *Le Survenant* de Germaine Guèvremont, Édition critique, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du nouveau monde ».
- (1990), « *Cher Survenant... : Germaine Guèvremont-Alfred DesRochers (1942-1951)* », *Voix et Images*, n° 46 (automne), p. 64-78.
- (1994), « Du manuscrit au livre imprimé : le cas du *Survenant* de Germaine Guèvremont », dans Jacques

- Michon (dir.), *L'Édition littéraire en quête d'autonomie : Albert Lévesque et son temps*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 25-38.
- (1998), *Germaine Guèvremont, la tentation autobiographique*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.
- L'Illettré [Harry BERNARD] (1945), « Billet : Histoire d'un Survenant », *Le Droit*, 8 juin, p. 3. Repris dans *L'Autorité*, 7 juin 1945, p. 1 et 4, et dans *La Liberté et le Patriote* (St-Boniface), 15 juin 1945, p. 3.
- LOZEAU, Albert (1920), « Le régionalisme littéraire. Opinions et théories [lu à la réunion de mai 1920] », *Mémoires de la Société royale du Canada*, 3^e série, vol. 14, section 1, p. 83-95.
- MAJOR, André (1970), « G. Guèvremont », *Le Devoir*, 10 janvier, p. 14.
- MAJOR, Robert (1976), « *Le Survenant* et la figure d'Éros dans l'œuvre de Germaine Guèvremont », *Voix et Images*, vol. 2, n° 2 (décembre), p. 195-208.
- MARCHAND, Clément (1948), « Dans l'œuvre de Germaine Guèvremont : Conflits et dualités », *Notre temps*, 20 mars, p. 4.
- MARCOTTE, Gilles (1994 [1962]), *Une littérature qui se fait*, Montréal, Bibliothèque québécoise.
- (1964), « La littérature, la sociologie, Germaine Guèvremont », *La Presse*, 7 mars, p. 6.
- MORIN, Dollard (1945), « Au fil des lettres : *Le Survenant* », *Le Petit Journal*, 6 mai, p. 12.
- MORISSETTE, Brigitte (1966), « Germaine Guèvremont à l'heure des souvenirs. Le Survenant sortira-t-il de l'ombre? », *La Patrie*, 29 mai, p. 59.
- N.D.E. (1945), « Les livres. Germaine Guèvremont. *Le survenant*. Roman régionaliste », *Le Canada français*, vol. 33, n° 1 (septembre), p. 74-75.

- OUELLETTE, Marcelle (1965), « *Le Survenant* a déjà 20 ans », *Le Journal des vedettes*, 1^{er} mai, p. 12.
- PARIZEAU, Alice (1968), « Germaine Guèvremont, écrivain du Québec », *La Presse (Magazine)*, 3 février, p. 12, 14, 15. Repris dans *La Frontière* (Rouyn, Québec), 19 juin 1968, p. 113, 115, 117.
- PATERSON, Janet (2004), *Figures de l'Autre dans la littérature québécoise*, Québec, Nota bene.
- PELLETIER, Albert (1931), *Carquois*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française.
- PELLETIER-DLAMINI, Louis (1967), « Germaine Guèvremont. Rencontre avec l'auteur du *Survenant* », *Châtelaine*, vol. 8, n^o 4 (avril), p. 32, 33, 84, 86 et 88.
- PLOUFFE, le Dr Adrien (1945), « *Le Survenant*. Roman régionaliste de madame Germaine Guèvremont », *La Patrie du dimanche*, 8 avril, p. 59 et 70.
- RICHER, Julia (1945), « Le livre de la semaine. *Le Survenant* », *Le Bloc*, 17 mai, p. 6.
- RUBINGER, Catherine (1967), « Germaine Guèvremont et l'univers féminin », *Le Devoir*, 31 octobre, p. XXII.
- ROBIDOUX, Réjean, et André Renaud (1966), *Le roman canadien-français du vingtième siècle*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa.
- ROY, André (1945), « Chronique des livres. *Le Survenant* de Germaine Guèvremont », *L'Action catholique*, 7 déc., p. 4.
- SAINT-PIERRE, A., O.P. (1945), « L'esprit des livres. Germaine Guèvremont. *Le Survenant*. Roman régionaliste », *Revue dominicaine*, vol. 51, n^o 2 (septembre), p. 121-122.
- SMART, Patricia (1988), *Écrire dans la maison du père*, Montréal, Québec/Amérique.

VANASSE, André (1966), « La notion de l'étranger dans la littérature canadienne – II. La naissance de l'étranger », *L'Action nationale*, vol. 55, n° 5 (janvier), p. 608.

Résumé

Cet article s'interroge sur la décision de Germaine Guèvremont, en 1968, de supprimer du *Survenant* l'entrefilet du journal *L'Étoile* intitulé « Héritier recherché » qui proposait pour son personnage éponyme une identité hybride assez surprenante. Après avoir examiné la réception du roman entre 1945 et 1968, on arrive à la conclusion que cette décision découle surtout du changement de paradigme discursif au Québec entre ces deux époques. L'article poursuit la réflexion en montrant que le contexte a également beaucoup changé depuis 1968, et que le moment est venu de restituer ce passage, ou au moins d'en signaler l'existence au moyen d'une note en bas de page.

Abstract

Puzzled by Germaine Guèvremont's decision in 1968 to delete from *Le Survenant* the short newspaper article at the end of the novel that proposed an intriguing hybrid identity for her main character, this article suggests, after a detailed study, that the reason lies in large part in the profound changes that took place in the discursive context in Québec between 1945 and 1968. Taking then into consideration the contemporary Québécois context, it suggests that the time has come to restore this passage, or at least to add a footnote informing the reader of its existence.